

Compte rendu

Ouvrage recensé :

KITTREDGE, Cynthia Briggs, *Community and Authority : The Rhetoric of Obedience in the Pauline Tradition*; RAKOTOHARINTSIFA, Andrianjatovo, *Conflits à Corinthe. Église et société selon I Corinthiens. Analyse socio-historique*

par Alain Gignac

Laval théologique et philosophique, vol. 57, n° 1, 2001, p. 192-195.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/401340ar>

DOI: 10.7202/401340ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

honneur que l'on distribue à des serviteurs méritants, mais cela nous éloigne un peu de l'étude de l'exercice du ministère d'unité du pape. Ce chapitre IV vaut toutefois le détour puisqu'il soulève la question du rapport entre Rome, les Églises locales et les évêques d'une province dans le choix des évêques. L'auteur procède ici à partir d'un parcours historique et d'un examen comparatif des pratiques dans l'Église anglicane et dans l'Église catholique, avant de tirer quelques conclusions pratiques.

Le chapitre V, le plus bref (15 pages), traite du collège des cardinaux. Après un bref rappel historique, M^{gr} Quinn relève la difficulté que pose ce collège particulier à l'intérieur du collège épiscopal et la délicate question du rapport entre cardinaux et patriarches de l'Orient catholique, avant d'aborder l'importante question de l'élection du pape.

Enfin, le chapitre VI, sans doute le plus important, avec le chapitre III, traite de la curie. Il s'agit là d'une question vivement débattue depuis Vatican II. L'auteur résume les principales suggestions que l'on peut tirer des débats conciliaires eux-mêmes. Malgré plusieurs tentatives de réformes, on est encore loin du compte et la plupart des suggestions sont encore valables aujourd'hui. C'est sans doute là le nœud de la question. En effet, il ne s'agit pas simplement de joindre de nouveaux dispositifs au système ancien (créer un synode des évêques, par exemple) ou de se doter d'une doctrine de la collégialité. Encore faut-il articuler ces nouveautés au corps curial déjà existant. Autrement, la greffe de ces nouveaux organes se traduira toujours par un rejet.

Bref, un ouvrage courageux, qui aborde des questions délicates, de manière approfondie, pastorale et équilibrée. La critique demeure toujours mesurée et charitable, le style simple et le propos accessible à toute personne un peu cultivée. L'auteur trouve un ton juste pour aborder une question que l'Église catholique ne peut esquiver.

Gilles ROUTHIER
Université Laval, Québec

Andrianjatovo RAKOTOHARINTSIFA, **Conflits à Corinthe. Église et société selon I Corinthiens. Analyse socio-critique.** Genève, Éditions Labor et Fides (coll. « Le monde de la Bible », 36), 1997, 350 p.

Cynthia Briggs KITTREDGE, **Community and Authority. The Rhetoric of Obedience in the Pauline Tradition.** Harrisburg, Pennsylvania, Trinity Press International (coll. « Harvard Theological Studies », 45), 1998, xviii-190 p.

Ces deux ouvrages, tous deux fruits de recherches doctorales, portent sur le contexte socio-historique qui se profile derrière le discours théologique des lettres pauliniennes. Il convient donc de les mettre en parallèle.

1) En publiant sa dissertation doctorale (élaborée à Lausanne sous la direction de Daniel Marguerat), Rakotoharintsifa propose une « lecture cursive » de textes de I Corinthiens, dans le but de dégager les types d'interaction entre l'Église et la société ambiante. La thèse s'énonce ainsi : « D'un côté, l'apôtre Paul préconise, à partir de sa théologie de la croix, une communauté chrétienne (a) à la fois *solidaire* et *ordonnée* dans ses frontières intérieures, (b) *critique* et *ouverte* face à ceux du dehors, et (c) définie par son fondement *christologique* et par les *dons de l'Esprit* mis au service de l'édification mutuelle. De l'autre, la communauté et ses conceptions religieuses se structurent en grande partie en fonction (d) de sa vision de la société environnante et (e) de l'influence de cette dernière sur la vie ecclésiale » (p. 279). Pour établir sa thèse, l'A. analyse successivement, de

manière très technique et verset par verset, cinq textes qui ont une portée sociale : le recours à la justice païenne (1 Co 6,1-11), les comportements sexuels (1 Co 5,1-13 ; 6,12-20 ; 7), les viandes sacrifiées aux idoles (1 Co 8-10), le rôle respectif de l'homme et de la femme dans l'assemblée (1 Co 12,2-16 et 14,34-35), les pauvres et les riches au repas du Seigneur (1 Co 11,17-34). C'est le cœur et la deuxième partie de l'ouvrage (chapitres 4 à 9).

La première partie, quant à elle (chapitres 1 à 3), est consacrée aux questions introductives (état de la recherche, contexte corinthien et unité de la lettre). D'un point de vue méthodologique, l'A. se veut éclectique (p. 28), tout en se méfiant des modèles sociologiques préfabriqués et projetés sur le I^{er} siècle — ce qui ne signifie pas qu'il les ignore : 1 Co 6-7 est mis en contrechamp de la typologie « secte » d'Ernst Troeltsch (p. 151-155). Priorité au texte, donc (p. 25). Il faut analyser celui-ci selon une approche constructive, dans la ligne d'un Gerd Theissen. Il s'agit de vérifier la fiabilité, la validité et la représentativité des données qui permettent une inférence sociologique, puis de comparer les résultats avec d'autres sources extrabibliques (p. 26). À la fin de chacune de ses analyses minutieuses, l'A. propose une *rapide* évaluation socio-historique.

La troisième partie (chapitres 10 à 13) est une application analogique du cas corinthien à la réalité ecclésiale de Madagascar (voir p. 293, où les pôles des deux triangles ne se correspondent pas !) — ce que l'A. nomme une « herméneutique de l'actualisation », mot qu'il préfère à *application*, *contextualisation* ou *réception*. À Corinthe comme à Madagascar, les chrétiens sont une minorité en milieu pluraliste, à l'écoute de celui-ci. La critique paulinienne de l'intrusion de la morale sexuelle dans l'Église, son refus des barrières sociales qui divisent les chrétiens et l'égalitarisme présent chez Paul mais si peu mis en valeur par lui (dans le cas des rapports homme/femme), pourraient inspirer l'Église malgache aujourd'hui. La réflexion herméneutique est intéressante, mais syncopée, l'A. ayant dû condenser à l'extrême son propos, probablement pour des raisons éditoriales.

L'ouvrage est érudit, d'autant plus que la thèse semble avoir été publiée à peu près telle quelle, avec, par exemple, un lourd appareillage de notes en langues étrangères. L'A. a beaucoup lu, mais son analyse réussit-elle à dépasser la juxtaposition des recherches antérieures ? Le tout forme un véritable commentaire des passages de 1 Co étudiés, qui rendra service au lecteur francophone (avec les introductions à 1 Co, des *excursus* sur l'inceste et la prostitution dans le monde romain, une bibliographie exhaustive). Comme trop souvent, l'analyse détaillée et prolixe de chaque verset risque de nous faire perdre le coup d'œil d'ensemble et le fil conducteur, qui devrait être le rapport Église/société. D'autant plus que ce luxe de détail cache une faiblesse méthodologique. L'A. s'intéresse à une perspective sociale, mais utilise une méthode classique de critique de la rédaction, à partir de laquelle il extrapole quelques conclusions socio-historiques... assez évidentes. À mon sens, faute de mieux préciser la méthode, on court le risque de perdre l'objectif initial et de revenir à des interprétations conventionnelles. Les résultats ne sont pas à la hauteur des ambitions : l'étude apporte peu de nouveauté, après l'approche empirique de Gerd Theissen et l'approche heuristique de Wayne A. Meeks. La critique de la rédaction, par ailleurs, se risque parfois à des prises de position unilatérales. L'A. identifie souvent (par ex., p. 111) de façon péremptoire ce qui lui apparaît une opinion corinthienne ou une opinion paulinienne dans le texte. Or, Dieu seul sait que cela est loin d'être évident et constitue une difficulté majeure de toute interprétation de ces textes.

Enfin, l'approche est assez conservatrice. À titre d'exemple, 1 Co 11,2-16 est vu du début à la fin comme un discours paulinien où le système patriarcal est accepté par Paul (v. 4-10), mais corrigé par l'idée d'une fraternité instaurée par la nouvelle identité chrétienne (v. 10-11) : le rapport entre Dieu et Christ vient nuancer le rapport hiérarchique patriarcal (p. 211, 239). L'A. affirme donc : « L'idée de soumission ou de domination n'est pas centrale dans la péricope, mais il y est

question d'honneur ou de honte » (p. 209). C'est adoucir le système patriarcal. Premièrement, l'honneur a partie liée avec la hiérarchie, dans le monde social du 1^{er} siècle. Deuxièmement, cette lecture oblitère la tension d'un texte qui propose deux rapports homme/femme complètement différents (avec le tournant du v. 11), au point de se court-circuiter lui-même, comme l'indique le v. 16. Troisièmement, il n'y a jamais « mise en soupçon » de la position paulinienne, susceptible de déformée celle des Corinthiens et de verser dans le conformisme social. Ce dernier point contraste fortement avec notre second ouvrage.

2) Le livre de Kittredge est de facture sobre : écriture efficace, bibliographie succincte mais pertinente, discussion en notes avec les auteurs importants, problématique et méthodologie claires. L'A. se situe dans une perspective féministe et adopte une herméneutique du soupçon, dans la ligne de Paul Ricœur et Elisabeth Schlüsser-Fiorenza (sa directrice, à Harvard). C'est que, de Rudolf Bultmann à Wayne A. Meeks, en passant par Ernst Käsemann et Victor P. Furnish (et j'ajouterais à la liste : Andrianjatovo Rakatoharintsifa), le motif de l'*obéissance* a été spiritualisé et posé au cœur de la théologie et de l'éthique paulinienne, comme attitude sincère et humble du croyant devant Dieu, sublimée par l'amour — par opposition à l'obéissance hétéronome dans le judaïsme... et même dans les lettres deutéro- et trito-pauliniennes. Or, selon l'A., on se trouve ainsi à dissocier la théologie du contexte social où elle est élaborée, en acceptant telle quelle la rhétorique de Paul. Pourtant, celle-ci n'est pas inoffensive, mais cherche à imposer son interprétation de la vie communautaire et de l'autorité apostolique (une version renouvelée de la hiérarchie « kyriarcale »), au détriment d'autres points de vue (le principe égalitaire). Paul s'appuie sur des éléments de l'univers symbolique qu'il partage avec ses destinataires, pour mieux le transformer. L'A. adopte ici le modèle de la sociologie de la connaissance et la distinction capitale entre la situation rhétorique construite par le rédacteur des lettres et la situation historique réelle : on peut rejoindre la seconde en identifiant les tensions ou contradictions de la première, et par l'examen de sources externes. La rhétorique de Paul a si bien réussi à couvrir les autres voix du 1^{er} siècle qu'elle est devenue la théologie de l'obéissance jusqu'à aujourd'hui.

Le travail de déconstruction de l'A. s'opère en trois temps. Premièrement, une enquête philologique dans la *koinè* du 1^{er} siècle prend le contre-pied méthodologique du *Theological Dictionary of the New Testament* (KITTEL, dir.) et montre, par l'examen de Platon et Aristote (qu'on redécouvre alors), d'Épictète, Denys d'Halicarnasse, Philon et Josèphe, que les champs sémantiques de *hupakouein* (obéir) et *hupotassesthai* (se soumettre) se recouvrent, dans un contexte de sujétion militaire, politique ou domestique : l'obéissance ne saurait être libre. Deuxièmement, une lecture rhétorique de *Philippiens* montre que Paul, avec un discours délibératif, cherche à établir (ou rétablir) son autorité exclusive, par une argumentation fondée sur les thèmes de l'imitation et de l'unité, et sur le rappel de l'histoire commune qu'il partage avec ses destinataires. Paul réinterprète magistralement un hymne cher à ces derniers (Ph 2,6-11), dans une logique d'obéissance, alors qu'en lui-même l'hymne insiste sur la seigneurie du Christ et sur la *libération* subséquente des chrétiens. Paul se fait esclave (Ph 1,1) comme le Christ s'est fait esclave (Ph 2,7) : puisque l'exemple vient de haut, les Philippiens sont appelés à faire de même. Le centre de gravité théologique de l'hymne s'en trouve modifié ! Or, l'A. émet l'hypothèse qu'Évodie et Syntiche dont il est rapidement question (Ph 4,2), loin d'être en conflit entre elles, forment un couple apostolique *féminin* en opposition à Paul. L'apôtre veut les marginaliser, car elles défendent un point de vue égalitariste. On toucherait ici la situation historique réelle. Troisièmement, une lecture rhétorique d'*Éphésiens* (sans préjugé d'attribution ou non de la lettre à Paul) montre la même logique à l'œuvre. L'argumentation, encore une fois délibérative, pour être moins axée sur la logique, n'en demeure pas moins efficace. En alternant narration de l'élection divine agissant en faveur des destinataires (Ep 1,4-10.11-14.18-19 ; 2,1.4-7.11-13 ; 5,2.24) et exhortations éthiques, le rédacteur construit un univers symbolique

cohérent et hiérarchisé. Particulièrement, Ep 5,21-6,9 n'est pas un corps étranger emprunté aux stéréotypes stoïciens (*Haustafel*), mais le clou d'une argumentation conduisant pas à pas le lecteur à l'obéissance. Le mystère du Christ *récapitulateur* du début (Ep 1,10), compris d'emblée par les destinataires dans un sens salvifique et unitaire (le baptême comme union égalitaire), devient en bout de ligne un Christ *en tête* de la communauté, dans une ecclésiologie de la communion... hiérarchisée. La relation homme/femme est symptomatique de l'ecclésiologie adoptée : unité égalitaire (les deux ne forment qu'un) ou unité hiérarchisée (la femme soumise au mari).

Comme on le voit, la méthode est beaucoup plus précise, et la critique, beaucoup plus radicale, que dans le livre de Rakotoharintsifa. Cette analyse rhétorique très bien menée de *Philippiens* et *Éphésiens* ouvre des perspectives connexes intéressantes pour celle de *Romains*, où l'*obéissance de la foi* constitue un fil conducteur décisif. Certes, il faut être conscient que Paul cherche à construire une identité chrétienne dont l'impact est nécessairement politique, et que cela se fait sur l'arrière-fond d'un *conflit* des interprétations (au sens fort !). Dans cette lutte, des interprétations ont été rejetées, et l'interprète d'aujourd'hui doit en avoir l'intuition, à défaut de toujours être capable de préciser. *Toutefois, la construction théologique du texte est-elle nécessairement à rejeter ?* Là où Rakotoharintsifa ne prend jamais de recul critique face à la rhétorique du texte, Kittredge pourrait, à l'inverse, questionner son propre parti pris, contre Paul et ses interprètes, en faveur d'une idéologie égalitariste qu'elle retrouve dans sa reconstruction du contexte historique. (À sa décharge, il faut rappeler que tout lecteur, malgré tout l'effort pour identifier ses précompréhensions, demeure prisonnier du cercle herméneutique.) De fait, l'A. aurait pu revenir en finale de manière plus élaborée sur sa visée herméneutique réelle (féministe) : interpréter autrement l'ecclésiologie et l'éthique qui l'accompagne, en donnant toute sa force subversive à Ga 3,28 (plus de Juifs, de Grecs, d'esclaves, d'hommes libres, d'hommes ou de femmes). Elle se contente de ce jugement lapidaire : « When exegetes and theologians label a christological position that stresses the presentness of the resurrection, Christ's victory over oppressive powers, or the abolition of male privilege within patriarchal marriage, as "utopian", "enthusiastic", or as representing "over-realized eschatology", they follow the directions indicated by the author's rhetoric and further marginalize those voices » (p. 178).

Dernière réserve, à propos d'un livre qui m'a par ailleurs séduit et impressionné. *Faut-il absolument, pour déconstruire l'histoire de l'interprétation d'un texte, recourir à une méthode historique ?* D'une part, les reconstructions historiques derrière le texte demeurent fragiles, car elles s'appuient sur quelques indices ténus. D'autre part, en s'en tenant à une approche rhétorique *synchronique*, ne peut-on pas discerner dans la mécanique du texte un pouvoir de persuasion à l'œuvre, dont le projet prend appui sur une communauté *virtuelle* qui est construite par le texte mais lui résiste aussi (d'où les points de tension discernés dans l'argumentation) ? Autrement dit, on pourrait montrer que la rhétorique paulinienne interpelle le lecteur contemporain, mais provoque aussi sa résistance ; on pourrait alors débloquer dans le texte des espaces de liberté herméneutique susceptibles d'ouvrir à de nouvelles interprétations, capables de contester les interprétations reçues. Cela demeure pour moi une question. Mais plus j'y réfléchis, plus il m'apparaît que le détour historique n'est pas la seule voie à privilégier dans une herméneutique du soupçon (bien qu'elle demeure valable, voire nécessaire), mais que les limites et les ressorts du langage permettent d'arriver au même résultat, et peut-être de ne pas cacher le programme théologique de l'interprète derrière l'objectivité toute relative de l'histoire.

Alain Gignac
Université de Montréal